

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 40

Artikel: Une princesse d'autrefois : Loyse de Savoie : [1ère partie]
Autor: J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224145>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une princesse d'autrefois :

LOYSE DE SAVOIE

1

AVANT-PROPOS.

Nous publions, en feuilleton, d'après le bel ouvrage du marquis Costa de Beauregard, dont l'édition est actuellement épuisée¹, la vie fragmentaire de « Loyse de Savoie », cette princesse du XV^e siècle qui épousa un seigneur bourguignon, Hugues de Chalon, et qui mourut à Orbe, au couvent des Clarisses, trente-trois ans avant la conquête bernoise.

Hugues de Chalon et Loyse de Savoie furent mêlés aux événements politiques qui bouleversèrent l'Europe, dans la seconde moitié du XV^e siècle, et qui aboutirent à l'effacement de la puissance bourguignonne, sous les coups répétés des Suisses.

J. des S.

LOYSE DE SAVOIE naquit le 28 décembre 1462 à Bourg, disent les uns, à Chambéry, disent les autres. Elle était la fille du duc Amédée IX de Savoie et d'Yolande de France, sœur de Louis XI. Cette petite-fille de saint Louis devait, un jour, épouser messire Hugues de Chalon, le plus accompli des chevaliers de Bourgogne et, après la mort de celui-ci, achever sa vie terrestre dans le couvent de Sainte-Claire à Orbe.

Son père eut voulu, dit-on, entrer dans les ordres. Il ne s'était marié que pour obéir à la volonté paternelle et toute sa vie fut faussée par cette vocation contrariée. C'est de lui, sans doute, que Loyse tient ce penchant au mysticisme et ce goût de la vie claustrale, bien plus que de sa mère, laquelle aimait le faste et les belles fêtes.

Quoi qu'il en soit, les fêtes, pendant les premières années du mariage d'Yolande, se multipliaient à Thonon, et dans un décor à souhait. C'est du décor seul, que l'on peut en effet, parler avec quelque vérité, car il ne reste que ce qu'il est loisible d'imaginer.

Qu'elle devait être pourtant de fière et féodale allure, la forteresse, campée là, comme une sentinelle, sur le dernier des innombrables gradins qui, de la montagne, dévalent vers le Léman ! Hélas ! hélas ! une prosaïque esplanade, embourgeoisée de gros tilleuls, s'étale plattement, aujourd'hui, sur ce vieux sol, que des tours et donjons ennoblissaient jadis.

Là, où les couleurs de Savoie battaient au vent, le vent fait, maintenant, grincer je ne sais quelle triviale enseigne, qui promet « tout le confort moderne au passant ».

Le passant, il est vrai, n'a plus que faire d'autrefois.

Seule, parce qu'elle est éternellement jeune et belle, la Nature se joue du temps. Que lui importe l'*Internationale*, que l'on chante dans le cabaret qui, sur la falaise, a remplacé la seigneuriale d'antan ? C'est encore, c'est toujours le paysage d'il y a cinq cents ans. C'est encore, c'est toujours le beau lac qui frissonne, le beau lac où l'on voit, à cause des courants, comme sur un vieux miroir, quelques places moins bien étamées. Et là-bas, c'est encore, c'est toujours le Jura, veiné de stries, noires ou blanches, selon que bois ou rochers alternent sur ses pentes, tandis qu'au ciel pommelé, de petits nuages pris en écharpe par le soleil couchant, plaquent d'ombres, tantôt grises, tantôt roses les prairies, les moissons, les vignes qui, par delà le flot bleu, se vaporisent à l'horizon.

L'âme s'imprègne de ses premières visions. Et celle de Loyse, qui passa son enfance à Thonon, entourée de ce radieux paysage, s'en poétisa, ou plutôt s'en énamoura pour jamais. Au retour de chacun de ses voyages, à Chambéry, à Turin, à Vercell, où, tantôt à cheval, tantôt en litère, elle suivait ses parents, Loyse revenait à Thonon, comme l'hirondelle, lasse de sa lointaine envolée et heureuse de retrouver pour s'y blottir, le nid où elle est née. Douce et suave arondelle, dont je veux, maintenant, réciter quelque peu les perfections et vertus.

Tandis que tout allait à la dérive autour de lui, — querelles de famille, insurrections, révoltes — le bon duc Amédée prenait plaisir à entendre répéter autour de lui que sa fille était

douée d'une mémoire extraordinaire. Il n'avait d'autre joie que celle de voir Loyse « en si grand ferveur et dévotion ».

Tandis que la santé du pauvre prince chavirait sous le poids des catastrophes et semblait enfin dans une maladie nerveuse, Loyse sentait grandir son affection filiale. Elle accourait auprès du malade ravagé par l'horrible mal et sous le masque douloureux du patient, elle découvrait l'âme candide et sereine de ce père qu'elle chérissait.

Cependant, autoritaire et dominatrice, la duchesse, sa mère, prenait la direction des affaires avec des alternances de succès et de revers. Jamais elle ne connut la petite âme sensible de sa fille qui toujours demeura devant elle, fermée, craintive et troublée.

Réfugié, au cours d'une guerre malheureuse, à Vercell, le duc appela ses enfants autour de lui. Il leur recommanda de faire bonne justice, d'aimer les pauvres, de protéger les veuves et les orphelins et de faire fleurir la religion. Le lendemain, le bourdon de l'église de Vercell tintait le glas du duc mort.

* *

Le jour où il vint à la cour de Savoie, le jeune Hugues de Chalon, apercevant la petite Loyse, « reçut une inguérissable blessure d'amour. » Descendant d'une lignée de vaillants chevaliers, ce prince possédait de nombreuses seigneuries aux pays de Comté, de Vaud et de Bourgogne. Il résidait à Nozeroy.

Conduit très jeune par son tuteur auprès de Louis XI, celui-ci l'accueillit sans empressement et, après l'avoir enrôlé dans ses armées, il l'abandonna sans ressources. C'est ainsi qu'il arriva, dans le plus complet dénuement, à la cour de Savoie.

On dit que le malheur prédispose à l'amour. Le regard de Hugues rencontra le regard de la troisième fille du duc Amédée et, dès lors, il vit en elle la plus idéale des consolatrices.

Tandis que la duchesse Yolande était tout absorbée par la politique, Hugues grandissait. Il prenait part aux tournois et passes d'armes. Il cherchait à plaire aux dames, à Loyse surtout, car jamais il ne se soucia d'amour pour aucune autre.

Ainsi s'écoulèrent huit années qui parurent, au jeune prince aussi courtes qu'une belle journée. Au point de vue politique, elle avaient été remplies par d'interminables querelles. Le duc Philippe de Bourgogne était mort. Son fils Charles le Téméraire lui avait succédé. Tandis que le parlement de Dijon rendait à la maison de Chalon les biens confisqués, Hugues ne pouvait se décider à quitter cette accueillante cour de Savoie où vivait la petite Loyse, l'enfant de treize ans, naïve et candide, qu'il aimait. Cependant il voilait sa tendresse et celle qui en était l'objet n'en eût jamais rien soupçonné si un gentilhomme bourguignon ne se fut chargé d'en faire confidence à Madame Yolande. Aussitôt celle-ci informa Loyse que « pour le bien de ses peuples et l'honneur de sa maison, sa très aimée fille épouserait messire Hugues de Chalon, son hôte et son commensal. » Mais Loyse ne songeait pas au mariage. Bien que son amitié pour l'exilé fut grande, elle n'avait cure de devenir princesse de Chalon. Elle ne désirait qu'être religieuse. Mais qui résista jamais à l'impérieuse Yolande ? Loyse entendit la parole du commandement et comprit qu'il n'y avait qu'à obéir. Tandis que la duchesse annonçait joyeusement les futures épousailles de sa fille, celle-ci ensevelissait au tréfonds de son cœur sa tristesse et ses regrets.

Mais la politique et la guerre allaient changer en amertume la joie de la duchesse de Savoie. Pour gouverner ses États, pris entre France et Bourgogne, il fallait que la régente comptât sans cesse avec l'implacable haine qui divisait Louis XI et Charles le Téméraire.

Liée par le sang et la reconnaissance à son frère, Yolande n'eût pas mieux demandé que d'être bonne Française ; mais un non moindre intérêt l'obligeait à ménager le terrible Bourguignon qui, en toute occurrence, se montrait disposé à soutenir, contre elle, les prétentions de MM. de Romont, de Bresse, de Genève, ses

beaux-frères. Elle louvoyait donc, officiellement Française, officieusement Bourguignonne, quand, brusquement, il lui fallut prendre parti. A l'heure précisément où, tout heureux de ses fiançailles, Hugues de Chalon s'en allait demander licence, pour son mariage, au duc Charles, celui-ci rompait avec les Suisses, qu'un succès, remporté sur le comte de Romont, avait amenés en terre savoyarde jusqu'au bord du Léman.

Que faire en telle occurrence sinon parer au danger le plus prochain ? A en croire la chronique, Madame de Savoie avait, une semaine durant, hésité entre France et Bourgogne. Puis, brusquement, en dépit de messire d'Orlyé et de Janus, bâtard de Savoie, ses conseillers, mieux écoutés d'ordinaire, elle s'était décidée à se faire un peu Bourguignonne.

Malgré les rigueurs de la saison, Madame de Savoie quittait Raconis le 15 février (1476) et venait coucher à Suze. Elle passait le mont Cenis le lendemain, arrivait le 22 à Chambéry ; et, de là, continuant sa route, faisait, escortée de deux mille chevaux, son entrée à Lausanne le 1^{er} mars. Près d'elle, et en tête des lances savoyardes, chevauchait Loyse. Nul, vraiment, à les voir si accortes et si vaillantes, n'eût osé prédire à quelles tragiques aventures couraient les nobles dames, car ce n'étaient autour d'elles, que clameurs anticipées de victoire.

Jamais armée plus brillante ne s'était vue. Jamais le duc Charles n'avait marché en si noble arroi ; sa merveilleuse chapelle, ses joyaux, sa vaisselle d'or et d'argent s'étaient dans ses pavillons tendus de tapisseries et de brocarts. Partout, depuis Orbe jusqu'à Lausanne, flottaient les pennons et bannières de tout ce que les Flandres, la Bourgogne, l'Italie, la Savoie compartaient de plus illustre. Et, se distinguant entre toutes, flamboyaient, aux premiers soleils du printemps, les couleurs de Chalon, de gueules à la bande d'or...

Le duc Charles avait confié au frère aîné d'Hugues, Louis de Chalon, le commandement de sa cavalerie. Prince d'aussi beau courage que de noble lignage, nul n'était plus digne d'un tel honneur. Quant à Hugues, il marchait avec l'arrière-garde, troupe non moins brillante ; car, à voir défiler l'armée du Téméraire, on pensait, disent les contemporains, aux armées de Darius et de Xerxès. Mêmes foules, mais aussi même désordre. Ce n'étaient, autour des princes et des gens de guerre que nuées de valets, de marchands, de femmes et de filles de joyeuse vie. En comparaison de tel luxe et fastueux équipage, que comptait le pauvre peuple contre lequel on marchait.

(A suivre.)

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, une seule et unique semaine avec *Les Lumières de la Ville*, de Charlie Chaplin. Ce film qui de depuis six mois tient l'affiche au Théâtre Marigny, à Paris, n'a pas demandé moins de trois ans d'efforts au génial artiste qui en a écrit le scénario, dirigé l'adaptation musicale, choisi les interprètes et l'a mis en scène. C'est une œuvre magnifique, d'une humanité profonde et d'une mélancolie pénétrante, malgré les rires qu'elle déchaîne sans arrêt. Charly Chaplin dans « City Lights », une véritable splendeur. Dimanche deux matinées à 14 h. et à 16 h. 15. Par permission spéciale, les enfants non accompagnés sont admis en matinées.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

¹ Librairie Plon, Paris.